Document generated on 04/19/2024 9:11 a.m.

Liberté

Comme feu et loup

André Goulet

Volume 40, Number 1 (235), February 1998

URI: https://id.erudit.org/iderudit/31795ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Goulet, A. (1998). Comme feu et loup. *Liberté*, *40*(1), 132–134.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Lire en français

ANDRÉ GOULET

COMME FEU ET LOUP

Seule la douleur prend feu
Paul Éluard

Réjean Ducharme, **Dévadé**, *Paris, Éditions Gallimard, 1990, 257 pages.*

J'ai peu d'ambition dans la vie, mais j'en ai de grandes dans la mort. Ce que je ne puis vérifier sur terre, je compte l'observer sous elle, à perpétuité. Je suis contre le confort éternel et céleste, contre le *farniente* paradisiaque d'une âme sans corps, sans rival, sans opposition, sans résistance. Plutôt que de me prélasser sous quelque forme évanescente dans un temps sans mesure, je préfère regretter dans ma chair chacune des secondes de torture qui me sera allouée. Si en échange de cela, je puis enfin visiter le feu de l'intérieur.

Tant qu'on reste ici-bas, et ce malgré sa flamme vive, le feu est toujours de glace: en plus de repousser l'attaque des loups, il résiste à l'amour des hommes. Le feu est tout dehors, toute cuirasse, et n'admet en son centre que ce qui consent à périr de ses flammes, à le nourrir, à s'immoler en lui. Aucune place, guère de choix entre l'amour platonique et l'amour consommé, «consumé». Prendre, ici, est l'égal de périr.

Bottom, personnage volcanique («Je suis pas un épileptique, je suis un volcan», p. 153), «Mouvant perpétuel»

et «Fou fuyant» (p. 9), est de ces êtres qui voudraient périr par le feu, connaître la flamme de l'intérieur et se donner à elle corps et âme, quitte à «sauter avec les poudres percutées» (p. 25). Rien ne l'arrêtera dans sa quête. Ducharmien jusqu'au trognon, Bottom (traduction de Lafond), qui n'a pour ainsi dire qu'une seule fin dans la vie (laquelle risque d'ailleurs de coïncider avec la fin de sa propre vie), est prêt à toutes les cascades, à toutes les extravagances et à toutes les bassesses dont sont capables, sous la plume acérée de Ducharme, les nobles crapules au grand cœur, en vue *d'étreindre* le feu. Ce feu qu'il masque («Il y a un soleil par planète et je suis planté devant», p. 38), cherche («il s'agit de fouir, de creuser, de se réchauffer en s'enfonçant jusqu'aux braises de la terre», p. 33), trouve sous lui («Bottom, tu as le feu sous les pieds», p. 25), prépare («J'ai débité le mélèze en bûches que j'ai fendues puis empilées au flanc du garage, du côté du chemin, en vrai rada de Belle-Terre, fier de sa corde de bois», p. 57), allume («J'ai bourré la cheminée et, le téléphone sur mes genoux, je me suis imbibé, gonflé jusqu'à ce que je ne puisse plus grouiller», p. 90), contemple («Dans la nuit tombée sur un silence complet, le feu déploie ses formes, développe son imagination, prend une possession animale de la maison. Dansant sur les murs, sautant au plafond, il crée les conditions d'un monde où les vers exhalent leur amour aux étoiles... », p. 90- 91), avale («Après une bonne attisée dans la cheminée, et une autre dans le corps», p. 136), tente de digérer («Et dans le poison [l'alcool] qui surit, les rats morts se raniment, s'attisent», p. 125), déverse ou expulse («mon fiel et mon feu se crachent, se hurlent», p. 125), implore enfin («Peut-être qu'il y a dans le mal une masse critique où l'on mute. Souffle va, et que ça flambe! Plus tu brûleras, moins il restera de ruines. Vas-y va, tisonne sans façon, c'est à partir de rien que se produisent les plus surprenantes mutations...», p. 125).

À la première lecture, trop ébloui sans doute par le magnifique feu de joie (p. 54) et les deux généreuses et non moins superbes attisées dans la cheminée (p. 84 et p. 90), je n'ai rien remarqué de tous ces tisons que l'auteur a semés au fil des phrases comme un Petit Poucet démoniaque. Docile, distrait et naïf, j'ai marché sur ces multiples foyers d'incendie avec l'insensibilité d'un fakir, ne m'arrêtant que pour contempler les trois principaux feux, mais alors là complètement fasciné j'étais, une vraie tête de Pithécanthropus IV, je vous dis. Entre moi et le feu, il n'y avait à proprement parler *rien*, pas un seul mot, pas la moindre virgule; le feu était là, sur la page. En clair, je ne me possédais plus. D'un rouge presque blanc, je me laissais redessiner, marteler, forger à même l'enclume. Un peu à la manière de Kitty Winn dans *Panic in Needle Park*, dirait Bottom: «Elle ne demande pas mieux que de payer pour faire l'amour mieux, l'amour plus grand qu'elle, l'amour qui déforme, déshumanise, l'amour tel qu'après qu'elle l'aura fait l'amour sera considéré comme une chose faite, plus à refaire par personne» (p. 107).

À la relecture, j'ai cru bon de prendre mes précautions. Singeant Bottom, qui pour une rare fois transmet à Juva «ce petit frisson de chaleur et de sécurité» qui fait naître les flammes, «je me laisse tomber par terre sous la châsse de l'alarme d'incendie, avec sa hache dressée et son boyau lové» (p. 210). Au cas où. On ne sait jamais.

Mais où donc est passé, que diable est devenu le Pithécanthropus IV?